

LA CULTURE SOCIALE DE L'ILE DE PAQUES

POR A. MÉTRAUX

L'étude sur la vie sociale et morale de l'île de Pâques que je présente ici est basée sur les résultats obtenus au cours d'un séjour de six mois à l'île de Pâques en 1934 - 1935 et sur les recherches comparatives que j'ai entreprises au Bishop Museum, à Honolulu, en 1936 - 1939. Ces chapitres faisaient partie d'un ouvrage plus étendu qui aurait été publié à Paris, aux éditions de "La Nouvelle Revue Française" si l'invasion allemande n'en avait arrêté l'impression. Je suis heureux d'en donner la primeure aux *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, la revue d'ethnographie la plus active dans le continent sudaméricain.

Un mot d'explication est nécessaire pour situer dans le temps les faits que je mentionne. Lorsque la Mission Franco-belge, dont je faisais partie, débarqua à l'île de Pâques, il y a sept ans, elle n'y trouva que les ruines matérielles et morales d'une société humaine qui a souffert plus que n'importe quelle autre du pernicieux contact avec la civilisation. Pour résumer la situation en peu de mots, qu'il me suffise de rappeler qu'en 1871 il ne restait dans l'île que 111 indigènes des 3 ou 4,000 qui y vivaient au début du siècle. Les 456 Pascuans qui végètent à Hangaroa, le seul village de l'île, sont les descendants métissés de ce groupe d'indigènes qui avait survécu aux massacres, à l'esclavage, à la petite vérole et aux déportations—ces doux fruits de la civilisation occidentale. Dans ces conditions peu de choses pouvaient survivre du passé: les Pascuans sont plus étrangers à leur ancienne culture que les Grecs sont aux traditions de l'antiquité. Pendant six mois je me suis efforcé de recueillir pieusement le moindre souvenir des temps héroïques

j'ai utilisées, de se reporter à mon ouvrage "The Ethnology of Easter Island" publié par le Bernice Pauahi Museum à Honolulu.

L'ORGANISATION SOCIALE

Si l'on demande à n'importe quel habitant du village de *Hanga-roa*: "Quelle est ta tribu?" Il répondra sans hésiter: *Marama, Tupa-hotu, Nga-ure* ou *Miru* et cela même si son père est anglais ou chilien. Continuez l'enquête et vous obtiendrez sans peine la tribu de ses parents et même de ses grand-parents. Si vous prenez votre interlocuteur dans une promenade à travers l'île, il vous montrera sur le terrain les limites exactes du territoire ancestral. Il y a trente ans il y avait encore quelques vieillards qui étaient capables d'énumérer les sous-tribus de chaque district et de donner le nom de leurs sanctuaires respectifs.

C'est malheureusement là où s'arrête notre connaissance de l'organisation sociale de l'île de Pâques telle qu'elle fonctionnait, il y a moins de cent ans.

Le sens de la hiérarchie, les liens familiaux et tribaux furent brisés tout d'abord par le chaos qui suivit la brusque disparition d'une partie de la population en 1863, et ensuite par les épidémies qui réduisent les habitants de l'île à une poignée. La concentration des survivants dans le village de *Hanga-roa*, après leur conversion, détruisit jusqu'au souvenir de l'ancienne société païenne.

Le patriotisme tribal a du être tenace pour s'être maintenu sous forme atténuée dans la mémoire des indigènes modernes.

Une série de noms, des frontières géographiques, de vagues allusions dans un texte sont peu de choses pour évoquer un système social, certainement complexe. Ce sont cependant des indices suffisants pour dresser un tableau, en harmonie avec les images plus complètes de la vie polynésienne telle qu'elle se déroulait dans les îles voisines.

Au début du XIX siècle la population de l'île de Pâques était divisée en dix tribus ou *mata*, qui descendaient d'ancêtres éponymes qui à leur tour étaient représentés comme les

descendants d'*Hotu-matua*, le chef de la première migration, le grand héros national de l'île.

Ce lien entre le premier roi et les ancêtres tribaux est exprimé dans une légende qui à vrai dire ne concerne qu'un petit nombre d'entre eux mais qui n'en est pas moins significative. Lorsqu'*Hotu-matua* sentit les approches de la mort, il divisa l'île entre ses fils: *Tuu-ma-heke*, l'aîné et l'héritier de son titre, reçut la portion de la côte nord d' *Anakena* au mont *Teatea*. *Miru* eut les terres entre *Anakena* et *Hanga-roa*, *Marama* la rive sud comprise entre *Akahanga* et *Vinapu*, *Kororongo* les champs de lave autour du *Ranorarku*. *Hotu-iti* devint le maître de toute la partie est de l'île. Enfin *Raa* dut se contenter des territoires situés au nord et à l'est de *Maunga teatea*. Les *Hau-moana* ne figurent pas dans cette répartition qui devait à jamais établir les droits d'une tribu sur un district de l'île, par contre dans la liste des rois il en est un, *Hau-moana*, qui peut bien avoir été l'ancêtre de la tribu de ce nom.

C'est par une fiction légendaire que les anciens Pascuans faisaient remonter l'origine de leurs tribus à des personnages semi-historiques. Les tribus descendaient d'*Hotu-matua* uniquement en raison de segmentations successives qui détachaient d'une tribu originale des groupements secondaires. Ceux-ci passaient graduellement au rang de sous-tribus, puis enfin de tribus. Un exemple frappant de ce fractionnement nous est fourni par la légende qui rapporte l'origine de la tribu des *Raa* et des *Hamea*.

La situation de ces deux tribus par rapport à celle des *Miru* suggère immédiatement une étroite association: les *Hamea* et les *Raa* sont établis sur le territoire des *Miru* et leur histoire est étroitement mêlée à celle de leurs voisins. Voici la légende qui nous révèle la parenté qui unissait ces trois tribus.

Les *Miru*, au cours d'une guerre contre leurs ennemis héréditaires les *Tupa-hotu*, avaient été complètement battus. Deux jeunes gens, *Taka* et *Parapuna*, avaient échappé au carnage avec une femme, épouse de *Taka* qui était enceinte. Lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher son mari et son beau-frère la conduisirent chez une cousine qui vivait en territoire ennemi et qui lui accorda l'hospitalité. Quand sa femme fut rétablie, *Taka* la céda à *Parapuna* pour qu'il put engendrer un

enfant. Ils se repassèrent ainsi la même femme jusqu'à ce qu'ils eurent d'elle un grand nombre de fils et de filles qui furent les ancêtres des tribus *Raa* et *Hamea*. C'est ainsi que *Raa* et *Hamea* sont les descendants de deux frères qui eux-mêmes appartenaient à la tribu des *Miru*.

D'autres tribus, tels que les *Tupa-hotu* et les *Hitiuira*, étaient dépourvus de territoire tribal défini et sont généralement désignés sous l'appellation collective de *Hotu-iti*. Ces deux groupes étaient probablement des sous-tribus en train de se détacher d'un rameau ancestral, sans doute de l'ancienne tribu des *Hotu-iti* dont le nom survécut à l'époque historique.

Chaque tribu avait un territoire distinct, qui portait son nom, mais lorsqu'on étudie de plus près la situation des groupes familiaux appartenant aux tribus, on s'aperçoit qu'ils empiètent constamment sur le territoire du voisin. De nombreux *Miru* vivaient dans le district des *Marama* et cette indifférence pour les frontières tribales peut paraître surprenante. Il ne s'explique que par des mariages entre tribus ou par l'adoption d'enfants qui conservaient leurs droits sur les terres de leur père véritable. Des vaincus cherchant refuge chez des voisins pouvaient être autorisés à s'établir chez eux, tout en gardant leurs affiliations avec le gros de la tribu. L'île de Pâques était un univers trop petit pour empêcher ce mélange des groupes en dépit des haines et hostilités réciproques.

Le territoire tribal était divisé entre les descendants de différents ancêtres qui constituaient des sous-tribus ou des lignées plus ou moins importantes. Ces unités correspondaient en tout point aux *hopu* des *Maori*. Les terrains appartenant à ces sous-groupes formaient de longues bandes qui de la côte s'étiraient vers l'intérieur de l'île. Seule la portion voisine de la mer avait une valeur économique. Personne ne se souciait des limites de sa propriété à partir d'une certaine distance du rivage. *L'uta* le centre de l'île, appartenait aux mauvais esprits et seuls des vaincus dépossédés de leur territoire allaient y traîner une existence misérable loin de l'océan et de ses ressources.

Le lien entre une sous-tribu ou lignée et le domaine ancestral était symbolisé par la présence d'un *ahu*, à la fois cimetière et sanctuaire collectif, qui se dressait sur le rivage. Les *ahu* qui couvrent la zone côtière de l'île sont les derniers témoins

de l'existence de ces groupes sociaux à jamais disparus. C'est tout à fait par hasard que je découvris ce lien entre les sanctuaires de l'île de Pâques et les sous-tribus. Je parlai d'*Anakena* et de son passé avec Victoria qui était une femme des *Mirū*. Elle me dit soudain, alarmé de mon ignorance: "Ne sais-tu pas que chaque *mata* (tribu) était divisée en petites *mata* (sous-tribus) qui possédaient un *ahu* dans lesquels elles enterraient leurs morts? Le grand *ahu* d'*Anakena* appartient à la descendance des *Honga*, à la famille du roi, . . . à ma famille" ajouta-t-elle non sans orgueil.

LES CONFÉDÉRATIONS

Au-dessus des tribus, des sous-tribus et des familles qui formaient l'ossature de cette société, il existait une organisation plus large et plus souple d'origine politique. Les dix tribus ou *mata* se répartissaient en deux groupes qui probablement ne sont pas autre chose que deux confédérations hostiles. Les tribus de l'ouest, et du nord-ouest étaient généralement désignées comme les gens de *Tuu* du nom d'un cône volcanique qui s'élève près d'*Hanga-roa*: Ils étaient aussi connus, pour des raisons que nous ignorons comme les "grandes tribus" (*mata-nui*). Les petites tribus, (*mata-iti*), de l'est apparaissent dans les légendes guerrières de l'île comme les gens d'*Hotu-iti*.

Ce dualisme est probablement l'expression ou la conséquence des guerres qui affrontèrent les tribus installées aux deux extrémités de l'île. Il est peu de légendes qui ne fassent allusion aux haines et aux guerres des *Tuu* contre les *Hotu-iti*. Ils poursuivirent leurs luttes pendant des siècles avec des fortunes variées. Le vainqueur établissait une unité relative qui était brisée sitôt que la confédération vaincue se sentait assez forte pour reprendre la lutte. Ce antagonisme séculaire finit par trouver son expression dans les cérémonies religieuses: les lieux sacrés communs à tous les indigènes furent divisés en deux portions correspondant à ces deux fractions de l'île. C'est ainsi que le rocher de *Motu-nui* était partagé entre les *Tuu* et les *Hotu-iti*: une statue marquait le frontière. Si nous pouvons en croire la tradition, même au cours de la fête

nationale de l'homme-oiseau, les chanteurs de l'est refusaient de reciter leurs poèmes en compagnie de ceux de l'ouest.

LA HIERARCHIE SOCIALE

S'il est un sentiment qui est complètement mort aujourd'hui c'est celui de la hiérarchie sociale. Néanmoins nous savons par d'anciens témoignages que cette société était toute aussi rigoureusement stratifiée qu'en Nouvelle-Zélande ou aux Iles de la Société. A la tête de l'échelle sociale se trouvait l'*ariki-mau* ou le roi sacré de l'Ile de Pâques. Après lui venaient les *ariki-paka* ou nobles. Ce titre est aujourd'hui réservé à tous les membres de la tribu des *Miru* sans distinction. Il peut sembler étrange que tous les individus nés au sein d'une tribu aussi vaste fussent considérés comme étant des "chefs" alors qu'il n'est jamais question d'un *ariki* dans une autre tribu. Cet état de chose est contraire aux usages Polynésiens. Pour résoudre ce qui m'est toujours apparu comme une contradiction j'insinuai à plusieurs reprises à mes informateurs qu'il devait y avoir eu des *Miru* qui étaient des gens du commun. Ma suggestion fut toujours repoussée avec indignation: tous les *Miru* étaient des *ariki-paka* sans distinction. En un sens, il est compréhensible que les *Miru* appartenant à la tribu du roi et lui étant par conséquent directement apparentés aient pu prétendre au titre de chef, mais comment expliquer l'absence d'*ariki* dans les autres tribus? Le seul cas analogue dont j'aie connaissance en Polynésie est celui de Mangaia dans les Iles Cook. Il existait là aussi une tribu d'*ariki* (les *Nga-ariki*) qui fournissait à tous les autres groupes leur chef religieux. Quoiqu'il en soit la situation du noble dans la société pascuane est peu claire. Les nobles occupaient dans la hiérarchie sociale une place secondaire par rapport au prêtres *ini-atua*, qui au dire d'un missionnaire, se plaçaient tout de suite après le roi.

La troisième classe était représentée par les *matatoa* ou guerriers. Tout au bas de l'échelle nous trouvons les *kio*, un terme qui peut se traduire par vaincus, par serviteur ou fermiers, mais qui de toute façon désigne des individus placés dans une position subalterne. Il existait dans la société d'autres groupes auxquels on ne saurait assigner un rang. A quel échelon

faut-il situer les techniciens si respectés dans d'autres communautés polynésiennes ?

J'incline à les classer avec les prêtres ou tout au moins immédiatement après eux. Cette graduation de classes sociales est d'ailleurs trompeuse : il est vrai que les *matatoa* qui n'étaient pas nobles ne pouvaient être placés sur le même rang que le roi, mais ils n'en étaient pas moins pour cela les détenteurs du pouvoir politique.

Est-il possible de définir ces groupes sociaux avec plus de précision ? C'est ce que nous tenterons de faire dans les pages suivantes.

LE ROI DE L'ILE DE PAQUES

Un jour, alors qu'avec Tepano, nous examinions un pétroglyphe représentant une tortue, je lui demandais s'il se souvenait d'en avoir vues en réalité. Tepano répondit, la voix teintée de mélancolie : "Les tortues ... elles ne sont plus revenues depuis que les rois sont partis".

Puis il ajouta : "Beaucoup d'autres choses ont disparu avec les rois. Il était autrefois une variété de yams, plus grosse et plus succulente que celle que nous avons aujourd'hui. Elle s'est éteinte avec la lignée des rois. Tiens, rappelle-toi qu'*Hotu-matua* a apporté dans son canot du bois de santal. Tu ne peux plus en trouver une souche aujourd'hui. Les rois sont morts et il n'y a plus de Santal".

Cette phrase me fit penser au dernier roi de l'île de Pâques, le petit Gregorio qui, autour de 1866, se mourait de phtysie à la mission catholique. Le déclin de la civilisation de l'île de Pâques était comme symbolisé par l'affaiblissement rapide de ce frêle descendant des dieux. Au milieu du chaos qui régnait dans cet immense charnier qu'était devenu l'île de Pâques, seul avait survécu le cérémonial qui unissait le roi aux forces fécondantes de la nature. Ainsi après chaque récolte, les indigènes venaient en procession faire l'hommage des prémices à leur petit roi. Les porteurs de yams marchaient en tête du cortège, et ils étaient suivis de deux rangées de jeunes gens tenant en main en guise d'étendards des branches de *hau*

pelées et teintes en noir. Tout ce monde s'avancait comme un cortège funèbre, au son de psalmodies mêlés à des interjections.

Dans ce dernier tribut payé au petit roi, dans cette association avec les plantes et les tortues, s'exprime l'essence de la royauté de l'île de Pâques. Ici, comme aux Marquises et à Tonga, le roi était un être sacré dont la force magique influençait la nature et assurait à son peuple des ressources régulières.

Ce pouvoir qui commandait au monde végétal et animal était le *mana* dont le roi avait hérité de ses ancêtres divins. Les *ariki* de l'île de Pâques descendaient des grands dieux *Tangaroa* et *Rongo*. C'est du moins ces deux noms que nous trouvons au début de la liste des ancêtres royaux.

Qui douterait encore de ce pouvoir n'a qu'à lire ce chant recitativ recueilli par Thomson de la bouche du vieil Ure-Vaeiko. Le texte en est corrompu par des fautes d'impression et la traduction en est des plus libres. Je suis parvenu, non sans efforts, à en rétablir partiellement la version originale grâce à la collaboration de mes informateurs indigènes. Voici le fruit de mon labeur :

“Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans le pays? L'étoile Mars apparait dans le ciel. Le Roi fait pousser les rejets de la patate douce, dans ce pays.

Le Roi rend les patates douces favorables, le ciel favorable, les ancêtres favorables.

Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans le pays?

Les langoustes, le poisson *popo*, les anguilles, le poisson *nohu*, le Roi les rend féconds.

Il rend propres à être mangés, les langoustes, les poissons *popo*, la mousse, les fougères et la plante *kavakava-atua*.

Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans le pays?

Il rend la mousse favorable, il rend les fougères favorables, il rend favorables les racines de la plante *kavakava-atua*.

Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans ce pays?

C'est lui qui fait venir les thons, les poissons *atu* et *ature*.

Il nous rend favorables les thons, les *atu* et les *ature*.
Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans ce pays?

Les ignames, les taros, les patates douces, les cannes à sucre, les rejets, il les rend favorables dans ce pays.

Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans ce pays?

Les tortues, leurs écailles abdominales et leurs pattes.
Quelles sont les choses que le Roi rend fertiles dans ce pays?

Les étoiles, le ciel, la chaleur, le soleil, la lune, le Roi nous les rend propices.

Il rend le ciel, la chaleur, le soleil et la lune favorables.

Quelles sont les chose que le Roi rend favorables dans ce pays?

Il monte et rend la brume, la chaleur, le soleil, la lune favorables.

Quelles sont les chose que le Roi rend favorables dans ce pays?

Il nous rend favorables les chefs et les chéfesses.

Quelles sont les choses que le Roi rend favorables dans ce pays?

Il multiplie les vers, les perce-oreille, les scarabées dans ce pays.

Il fait croître les vers, les perceoreilles les scarabées dans ce pays".

Cette puissance magique (*mana*) que le premier né héritait en naissant risquait, par son intensité même, de devenir une source de maux sans nombre. L'histoire légendaire du petit roi *Rokoroko-hetau*, fils de la troisième femme du roi *Nga-ara*, en est un exemple célèbre. Par un curieux hasard, ce prince qui allait être affligé d'un surcroît de pouvoir surnaturel, n'avait aucun titre à la puissance royale.

On raconte que sa naissance fut accompagnée des miracles habituels lorsqu'un grand chef vient au monde: l'ordre de la nature fut altéré. De nombreuses personnes furent mangées par des requins, des bêtes marines apparurent

sur le rivage et dévorèrent ceux qui s'y hasardaient, des poules blanches, jusqu'alors inconnues, commencèrent à se multiplier. Ces calamités étaient les manifestations du *mana* de *Rokorokohetau*.

Dans l'espoir de conjurer ces catastrophes et de sauver son peuple le roi enleva l'enfant et l'enferma dans une caverne du *Rano-aroi*. Précaution inutile: Ses sujets, convaincus du caractère sacré du petit "chef au diadème de plumes blanches" se refusèrent à porter devant le héritier légitime les étendards symboles de la royauté. *Nga-ara* finit par égorger le fils dont la sainteté avait de si funestes effets.

Il est une autre légende où se fait jour la croyance aux effluves mortelles qui irradiaient de la personne du roi. Le texte en est malheureusement incomplet et plein d'obscurités que les indigènes actuels sont incapables d'éclaircir.

Tangaroa—est-ce le dieu ou un roi du même nom, je l'ignore—se promenant avec son frère le long de la côte sud rencontra une poule. Il copula avec l'oiseau qu'il tua et vida de ses entrailles. Le ventre de la poule resta exposé dans un bassin de pierre. Un enfant en sortit. Une vieille femme qui passait par là entendit ses cris et le recueillit. Elle lui donna le nom de *Tuu-ki-haka-hevari*, "celui-qui-était-frisé-comme-un-poulet-dans-son-oeuf".

Devenu grand l'enfant ne cessait de demander à sa mère: "Où est mon père?" La vieille femme gardait le silence, mais un jour elle lui dit: "Là-bas où il y a un nuage noir". A ces mots, l'enfant cria: "Que l'on me fasse une litière pour me conduire au district de *Tuu*". Une énorme foule se relayait pour le porter, mais tous ceux qui touchaient sa litière tombaient morts "à cause du *mana* du roi *Tuukihakakevari*".

Arrivé près d'un endroit appelé *Pare*, le roi vit deux jeunes filles fort laides appelées *Aarapotu*. Il leur cria: "Retournez, o vous femmes laides, car vous jetez de la poussière dans le yeux du roi *Tuu-ki-haka-he-vari*"... C'est sur cette phrase ambiguë que la légende s'achève.

Ce roi porté en litière dont le contact tue les gens du commun est bien un chef sacré de la Polynésie, la replique même des *ariki* de Tahiti qui ne pouvaient toucher le sol de leur pied et qui chevauchaient sur les épaules d'un serviteur.

Le roi de l'Île de Pâques était-il aussi sacré au point de communiquer sa sainteté à la terre? Était-il lui aussi une sorte de réservoir d'électricité magique?

Toute la personne du roi était sacrée. Cette qualité faisait de lui un être intouchable, soumis à d'innombrables tabous qui l'isolaient du reste de ses sujets. Ceux-ci devaient éviter un contact qui pouvait leur être fatal et le roi, de son côté, devait s'efforcer de ne pas être la cause d'un malheur. De toutes les parties de son corps sa tête était la région la plus sacrée. Elle était protégée contre tout attouchement qui aurait pu la souiller, par des *tapu* rigoureux. Le roi devait conserver ses cheveux longs puisqu'aucune main n'eût été assez sacrée pour les couper. Lorsque les missionnaires catholiques voulurent, pour des raisons d'hygiène, tondre le petit roi qu'ils élevaient à la mission, l'enfant s'y opposa avec fermeté et ne céda que devant les menaces. L'opération fut effectuée par un catéchiste mangarevien, mais devant ce sacrilège l'indignation populaire fut si vive que le coiffeur improvisé fut presque lapidé par la foule.

Les mains du roi, elles aussi, étaient sacrées. Sa hutte, ses enclos, sa nourriture, tout ce qu'il manipulait était *tapu*. Cela participait à l'infection sacrée et devenait pour le reste des hommes un objet d'effroi. Quiconque aurait goûté, même par inadvertance, à un mets touché par le roi se serait senti déchiré par des douleurs aiguës. Le *mana* des rois ne pouvait impunément se transmettre à ceux qui n'avaient pas hérité de quelque parcelle de la nature des dieux.

Ces rois sacrés n'étaient pas, cependant, oisifs. Bien que de nombreuses activités leur fussent interdites, ils pouvaient s'adonner à la pêche et fabriquer eux-mêmes les engins dont ils se servaient. On pouvait les voir assis devant leur hutte, et comme de simples artisans, rouler sur leur cuisse des fibres de *tapa* pour en faire des lignes à pêcher ou, armés d'une navette, tresser des filets. *Tuu-ko-ihu*, un des grands chefs mythiques du temps des migrations se plaisait à sculpter des images de bois et il fut le père de nombreux arts.

La rigoureuse étiquette qui entourait la personne du roi était la conséquence même des *tapu* qui réglaient ses rapports avec les gens d'un rang moindre. L'isolement qui le

tenait éloigné du reste des hommes était fait d'un sentiment où la crainte se mêlait au respect traditionnel. Deux sortes de serviteurs appartenant à l'aristocratie pourvoyaient à ses besoins. Les *tuura* défrichaient les champs du domaine royal, allaient à la pêche pour lui. Les *haka-paapaa* étaient en contact plus étroit avec lui : ils préparaient ses repas et le servaient à table.

L'extérieur du chef sacré le distinguait à peine de ses sujets. Mes informateurs étaient convaincus qu'un duvet de poil sous les yeux était un signe congénital qui se transmettait dans la famille royale ; ils me donnèrent pour preuve Simon Riroko, le dernier descendant des anciens *ariki*. Je dois avouer que dans la face lourde et inexpressive de ce fils des rois je n'ai jamais pu distinguer ce seul héritage de ses ancêtres. Il est probable que les rois étaient tatoués plus complètement et avec plus d'art que les autres indigènes, mais aucun témoignage ne permet de l'affirmer. Au cours des fêtes, le chef apparaissait coiffé d'un beau diadème de plumes de coq et vêtu d'une cape teinte au gingembre. Des balles de bois et un pectoral en forme décroissant pendaient sur sa poitrine.

Lorsque *Hotu-matua*, le grand ancêtre qui découvrit l'île de Pâques, envoya six jeunes gens pour reconnaître l'île dont il avait rêvé, il leur enjoignit de chercher pour lui une plage sablonneuse. Les chefs de cette avant-garde firent le tour de l'île s'arrêtant à toutes les anses sans qu'aucune ne les satisfît. Seul la baie d'*Anakena* leur parut digne de leur roi. C'est là où *Hotu-matua* aborda et c'est là où naquit son fils aîné, *Tuu-ma-heke*. Maintenant encore *Anakena* est lié au souvenir des anciens rois. Lorsque je ramassai dans le sable du rivage quelque squelette, mes amis indigènes ne manquaient jamais de dire : "Tu tiens la tête d'un *ariki*".

C'est ce coin de terre privilégié, protégé des vents, et où l'on peut se baigner sans crainte que les vagues ne vous déchirent sur les rochers, que résidait la lignée des *Honga* dont le chef était l'*ariki-mau*, le roi de l'île de Pâques. Une tradition assez obscure veut que les jeunes fils des rois fussent élevés près de l'*ahu Papa-o-pea*, non loin de *Ahu Ohau*. Le village a disparu, mais le sanctuaire qui y était attaché est encore en bon état. Devenu roi, le jeune chef résidait à *Ahu-akapu*, près

de *Tahai*, sur la côte ouest. Ce n'est que lorsqu'il résignait son pouvoir en faveur de son fils aîné, que le roi retournait à *Anakena* pour y finir ses jours dans la paix et l'opulence.

Les guerres tribales forçaient les rois à de nombreux déplacements et, sans doute aussi, changeaient-ils de résidence lorsque leur fils avait pris leur place. *Hotu-matua* après avoir remis le pouvoir à *Tuu-maheke* s'en alla mourir sur les pentes du *Rano-kao*.

Selon une coutume fort répandue en Polynésie orientale, le roi perdait son titre à la naissance de son fils aîné. Le *mana* de la famille royale s'incarnait dans ce petit être qui devenait l'intermédiaire entre la tribu et les dieux. En fait, le roi retenait le pouvoir à titre de régent jusqu'au moment où son premier né était en âge de remplir ses fonctions. Cette date était marquée par son mariage. Après quoi, le vieux roi rentrait dans l'oubli.

Nous sommes fort mal renseignés sur les devoirs et les attributions du roi. Sa principale fonction semble avoir consisté à imposer ou à lever des tabous.

Pendant les mois d'hiver la pêche en haute mer était soumise à un interdit : le poisson était alors considéré comme veneneux. Seul le roi et les nobles pouvaient en goûter, mais ils devaient alors s'isoler car leurs flatulences auraient pu tuer ceux qui n'étaient pas de sang royal.

Les thons pris par les pêcheurs lors de leur première sortie au début de l'été étaient remis au roi, qui les mangeait en compagnie de sa famille. Cette cérémonie mettait fin au tabou et le poisson redevenait un aliment inoffensif et savoureux.

Il existait une étroite association entre les chefs sacrés et la basse-cour. Les liens mystiques qui unissaient le roi vivant aux coqs et aux poules dérivait sans doute de son pouvoir sur les forces fécondantes de la nature — mais nous ignorons leur nature. Nous savons par contre que le crâne du roi ou ceux des membres de sa famille étaient de puissants talismans pour faire pondre les poules. Ces crânes fétiches étaient volés des sépultures royales au cours de raids ou simplement à la faveur des ténèbres. On gravait sur la région frontale un signe — généralement le tracé symbolique de la

vulve ou d'un ciseau de mer. La croyance en l'efficacité magique des crânes marqués existe aujourd'hui encore. Un indigène fit toutes sortes de difficultés pour me vendre un fragment de crâne sur lequel on pouvait distinguer le symbole sacré. Il me fit payer cet objet un haut prix en compensation des pertes qu'il s'attendait à subir.

L'autorité politique de l'*ariki-mau* était pour ainsi dire nulle. Peut-être était-il le chef civil et militaire de la tribu des *Miru*, mais pour les autres tribus il n'était qu'un personnage sacré, le descendant en ligne directe de *Hotu-matua*. Lorsque sa tribu était engagée dans une de ces interminables guerres qui déchiraient l'île, il pouvait être conduit en captivité, tout comme les autres membres de son groupe. Il ne semble pas cependant que sa vie fût en danger, car aucune tradition ne fait mention du meurtre du roi. Dans la première moitié du XIX^e. siècle *Nga-ara* fut pendant quelque temps le prisonnier des *Hotu-iti* et obligé de vivre parmi eux. Il ne semble même pas que le roi fut nécessairement un prêtre. Il pouvait, comme les *ariki* de Mangareva, se faire initier aux mystères de culte et apprendre les chants sacrés, mais la prêtrise et la royauté n'étaient pas confondues. A vrai dire, les seules fonctions du roi dont nous ayons un écho sont de nature religieuse. Il imposait ou levait les tabous, et intervenait chaque fois que la prospérité de l'île était en jeu. En temps de sécheresse c'est sous ses auspices qu'étaient adressées les prières à *Hiro* pour qu'il fasse tomber la pluie. On raconte aussi qu'il était le juge qui présidait à la récitation des chants-récitatifs et qui distribuait éloges ou blâmes aux chanteurs professionnels. Les jeunes gens venaient lui montrer leurs tatouages et la tradition rapporte que le roi manifestait son approbation en les envoyant vers l'*Ahu Tuna-roa*.

La légende d'*Hotu-matua* nous représente le chef divin faisant une tournée à travers l'île pour inspecter les écoles de prêtres et se faire réciter les différents chants sacrés associés aux diverses activités sociales. Ici encore se fait jour le caractère purement religieux de ses fonctions.

Le pouvoir politique était aux mains des guerriers, qui formaient une aristocratie de soldats heureux. La royauté aurait probablement disparu si le roi en transmettant le *mana*

des dieux n'avait été le trait d'union entre la communauté et le monde invisible des dieux et des forces magiques. Il semblerait qu'une sorte d'obscur pressentiment ait uni la destinée de cette société avec celle de ses rois. Lorsque Gregorio mourut, la vieille civilisation de l'île de Pâques s'éteignit avec lui et "les tortues partirent pour ne plus revenir".

LES PRETRES

La religion était trop intimement unie à la vie des sociétés polynésiennes pour que le prestige du clergé ne fut pas voisin de celui des nobles, descendants des dieux. En fait, ces deux ordres étaient si proches l'un de l'autre qu'il est impossible, dans les traditions de l'île de Pâques, de distinguer le prêtre de l'aristocrate. Cette confusion est probablement due au fait que les membres de la famille royale et les serviteurs des dieux étaient soumis aux mêmes tabous et vivaient dans la même atmosphère sacrée. De plus, nous pouvons être certains que le grand-prêtre était choisi parmi les proches parents du roi.

Le nom même des prêtres —*ivi-atua* (famille du dieu) — exprime leurs liens étroits avec le surnaturel. Ils étaient les réceptacles ou, pour nous exprimer comme un Polynésien, "les bateaux des dieux". Ils formaient une hiérarchie dont les échelons sont complètement brouillés dans la mémoire des générations chrétiennes. Tout rite ou tout acte où se manifestent des forces invisibles est attribué aujourd'hui indistinctement aux *ivi-a-tua*, qui apparaissent tantôt comme de vulgaires sorciers tantôt comme les agents d'un culte plus élevé.

Les fonctions des prêtres devaient être apécialisées. Ceux qui officiaient sur les sanctuaires royaux étaient en même temps les détenteurs des traditions sacrées et profanes. Preuve en est l'effondrement de la civilisation de l'île et l'oubli du passé qui se produisirent quand les membres de cette élite furent enlevés comme esclaves et vendus au Pérou.

Les prêtres que les missionnaires rencontrèrent dans l'île avaient des attributions plus modestes. Ils présidaient aux fêtes familiales lors de la naissance d'un enfant et exorcisaient les esprits du corps des malades. Les derniers agents de

l'ancien culte furent ces humbles praticiens dont l'activité apporte aide et réconfort aux pauvres gens.

Ce haut clergé était-il riche? Probablement, car il disposait des offrandes de poulets, de poissons et de patates qui étaient présentés aux dieux. Leur pouvoir était redoutable, car les grands prêtres désignaient les individus qui devaient être sacrifiés en des occasions solennelles.

Le rang qui revenait aux prêtres locaux, aux magiciens et sorciers est difficile à déterminer. Ils rentraient probablement dans la catégorie des gens du commun et leur prestige dépendait du succès de leurs cures ou de leurs charmes.

LES TECHNICIENS

Le prêtre est un technicien en choses divines, un "docteur ès divinité". A ce titre, il s'apparente aux spécialistes en d'autres professions. L'artisan ne doit-il pas lui aussi posséder des tours de main traditionnels et être au courant des rites et des charmes qui rendront son travail efficace et le garderont de tout danger? Aussi, un même mot *tahunga* sert souvent à désigner le prêtre et l'artisan.

Dans le dialecte actuel de l'île de Pâques, tout technicien, quel qu'il soit est un *maori*. Moi-même j'étais un *maori* en choses anciennes. Le mot *tahunga* inconnu de la présente génération existait dans l'ancien vocabulaire. Il figure dans une psalmodie par ailleurs incompréhensible:

Il y a du bois de santal à
Un chantre à Oromgo
Un expert à Puku-tahonga
Un oiseau kiakia à Puku-Kiakia.

Les artisans formaient des corporations fermées assez semblables à celles de notre Moyen-âge. Chaque guilde possédait un culte, et des traditions techniques et magiques. Le prestige et la position sociale de leurs membres dépendaient en grande partie de leur importance dans la vie économique ou religieuse de la société. Dans l'exercice de leurs fonctions, ils étaient puissants et respectés, mais lorsque leurs services n'étaient plus

indispensables ils reprenaient la place qui leur était assignée par leur naissance.

La seule corporation dont l'existence soit attestée est celle des sculpteurs d'images, qui formaient un groupe privilégié et respecté. Il y a cinquante ans, quelques indigènes parlaient avec orgueil de leurs ancêtres qui avaient taillé les grandes statues du volcan. L'un d'eux qui fut le guide de Thomson, ne perdait jamais l'occasion de rappeler que son lointain grand-père, un certain *Uuratahwi*, avait été un artiste célèbre.

Comme ailleurs en Polynésie, le fils d'un artisan était initié par son père dans la pratique de son art et il lui succédait, mais les guildes ne formaient pas des associations fermées. Elles étaient ouvertes à tous ceux qui faisaient preuve de talent. Le maître recevait les commandes et veillait à leur exécution. En dehors des sculpteurs, la seule corporation dont les traditions nous aient conservé le souvenir était celle des pêcheurs. Il s'agit naturellement des pêcheurs en haute mer qui se servaient de grands filets et avaient des bateaux.

LES GUERRIERS

La figure la plus familière des contes et légendes de l'île de Pâques est celle du *matatou* ou guerrier. Le mot "guerrier" n'exprime qu'en partie le caractère de ces personnages qui ont joué un rôle si important dans l'histoire de l'île. Le *matatou* est plus qu'un guerrier, c'est un guerrier victorieux, un homme qui inspire de l'effroi, un chef de bande. Il est en quelque sorte l'équivalent du caudillo espagnol, à la fois chef militaire et civil. Le *matatou* est une figure que l'on rencontre fréquemment dans les traditions de la vieille Polynésie. A Mangareva, nous les trouvons sous le nom de *kaia*, cannibales formant la garde du roi, et sur qui reposait le pouvoir politique du chef. Aux Marquises, ils portent un nom voisin de celui de l'île de Pâques, *matahoa*, et étaient les généraux et les officiers supérieurs de ces populations essentiellement guerrières.

Dans une société aussi guerrière que l'était celle de l'île de Pâques, il est tout naturel que les *matatou*, profitant de la terreur qu'ils inspiraient, finissent par prendre le pouvoir

d'abord dans leur tribu, puis, si celle-ci était victorieuse, sur l'ensemble de l'île. Le plus fameux de ces *matatoa* fut *Kainga* qui, chef des clans de l'est, subjuga ceux de l'ouest et exerça pendant une génération une sorte de dictature sur les autres tribus.

La position du *matatoa* à l'Île de Pâques est exceptionnelle. Le seul parallèle que je puisse lui trouver est celui des chefs de Mangaia. Là aussi, le pouvoir politique était aux mains du guerrier qui avait remporté une victoire décisive sur ses adversaires.

L'autorité des guerriers à l'Île de Pâques brisait les traditions les plus sacrées d'une société basée sur le droit de primogéniture et le concept de *mana* transmis dans la lignée directe de l'ancêtre dieu. Dans l'échelle sociale, les guerriers occupaient un rang médiocre; du point de vue politique, ils étaient tout puissants. A travers quelques vagues allusions, nous les voyons chercher à s'entourer du prestige sacré dévolu aux rois-prêtres. Les chefs se faisaient donner les prémices de la pêche tout comme l'*ariki-mau* et les êtes d'*Orongo* investissaient leur pouvoir d'une sanction divine. Le *matatoa* dont le serviteur avait trouvé les oeufs de *manu tara* ne devenait-il pas le réceptacle du grand dieu *Makemake*?

LES GENS DU PEUPLE ET LES ESCLAVES

Les gens du commun étaient, comme à Mangareva, des *huru-manu*. Leur condition nous est inconnue. Nous sommes mieux informés sur celle des *kio* ou serfs. Lorsqu'une tribu avait été défaite, ses membres s'éparpillaient et se cachaient dans des grottes pour échapper à la colère du vainqueur. Ceux qui n'étaient pas massacrés devenaient des *kio* ou serfs. Ils étaient transportés sur les terres de leurs maîtres et obligés de les cultiver. La nuit, ils étaient parqués dans une grotte et maintenus sous une étroite surveillance. Ceux qui étaient renvoyés dans leur district étaient constamment menacés de voir les produits de leur récolte séquestrés par les vainqueurs. Aussi, découragés, ne plantaient-ils que pour subvenir à leurs besoins. Il est également possible que le terme *kio* se soit aussi appliqué à un fermier qui s'était mis sous la

protection d'un guerrier auquel il payait une redevance pour prix de sa protection. Ceux qui, dépourvus de terre, devenaient les fermiers d'un individu plus riche entraient dans la même catégorie.

L'INDIVIDU DANS LA SOCIÉTÉ

Il n'est pas de commune mesure entre la vie d'un indigène actuel et celle de son grand-père ou arrière grand-père. Aujourd'hui le nombre de ses obligations est limité: sa tribu n'est plus qu'un nom, sa soustribu a disparu et ses liens familiaux ont été singulièrement restreints. Le changement a été si profond qu'il est presque impossible de reconstituer l'atmosphère sociale et morale dans laquelle vivait un indigène il y a quatre-vingts ans. Certes, certains comportements ont survécu, mais ils ne sont plus cristallisés dans des institutions définies. Il reste, malheureusement, si peu de chose de l'ancienne vie, qu'il est impossible de décider si telle ou telle coutume reflète le passé ou est simplement une innovation, fruit de la décadence générale. En certains cas, l'on peut distinguer quelques tendances—comme celle concernant l'adoption— qui sont certainement un legs du passé, car nous les retrouvons ailleurs en Polynésie.

Nous allons chercher à reconstruire la vie d'un Pascuan, de la naissance au tombeau.

La vie est facile à l'île de Pâques. Un enfant de plus ou de moins dans une famille n'est à charge à personne. Aucune réprobation ne s'attache aux naissances illégitimes, aussi les enfants poussent-ils et se multiplient-ils comme les mauvaises herbes. Je n'ai jamais entendu parler d'avortements ou de femmes désespérées à l'idée de devenir mères.

Jadis, alors que l'importance et la force de la famille dépendaient du nombre des enfants, ceux-ci étaient encore plus ardemment désirés. Une femme considérait sa stérilité comme un malheur. L'anecdote suivante en témoigne: Une femme stérile remarquant la grossesse d'une de ses voisines fit semblant d'être enceinte. Le jour où la voisine sentit les premières douleurs de l'accouchement, elle prétendit se trouver dans le même cas. Profitant d'une minute d'inattention, elle

se glissa chez la voisine et lui dit: "Prête-moi ton enfant pour que je le nourrisse". Elle le prit dans les bras, le glissa dans sa ceinture et revint dans sa hutte. Elle le présenta comme s'il était sorti de son sein. La vraie mère se mit à la recherche de son enfant et réussit à l'arracher à l'autre femme qui, convaincue de mensonge, fut connue dès lors sous le nom de *Rere-ao-toki-poki*. "Rereao-la-voleuse-d'enfant".

Aujourd'hui, le sexe d'un enfant est de peu d'importance pour la famille. Jadis, on souhaitait la naissance d'un fils qui continuerait la famille, succéderait au titre et hériterait des domaines ancestraux. La venue d'un garçon était saluée par de grandes réjouissances, celle d'une fille passait inaperçue. Le premier-né, surtout, jouissait de toute la faveur, car lui seul transmettait les titres et privilèges de son père. Les cadets recevaient "un surnom qui prêtait à sourire".

RITES DE LA NAISSANCE

Au troisième ou cinquième mois de la grossesse, mais jamais au quatrième ou sixième, car les nombres pairs sont funestes, le beau-père offrait à sa bru le contenu d'un four souterrain, appelé *umu takapu-rakoma-moa*, le four-cérémoniel-avec-les-intestins-de-poulet. Ce nom rappelait que les intestins cuits sur les pierres incandescentes du four étaient offerts comme un mets de choix à la future mère. Le reste des aliments était distribué entre les membres des deux familles. Si le père de la jeune femme était généreux, il offrait un banquet à la famille de sa fille, mais ce don de pure courtoisie n'avait pas de valeur rituelle. Cette première fête était appelée *rae* et était comparée à la présentation des prémices. Un lien mystique unissait la nourriture consommée en ce jour et l'enfant à naître, car si un rat rongea quelque débris oublié sur le lieu de la fête, la vie du petit être était sérieusement menacée.

Durant notre séjour dans l'île, les indigènes importunèrent à plusieurs reprises le Dr. Drapkin pour lui demander d'assister à des accouchements. Fort sagement, notre ami leur répondit qu'en ces matières ils en savaient plus long que lui et qu'ils ne devaient l'appeler qu'en cas de complication. Une femme en proie aux douleurs de l'enfantement s'agenouille ou s'accroupit

sur le sol, s'appuyant sur son mari ou toute autre personne qui le tient par derrière. La personne contre laquelle elle s'appuie masse son ventre avec les deux mains croisées. En même temps une pierre chauffée à blanc et enveloppée de roseaux est posée sous elle. Ces deux actions ont pour but de faciliter la délivrance.

Lorsque le bateau d'*Hotumatua* toucha le sable de la baie d'*Anakena*, sa femme *Ava-reipua* mit au monde un fils. Le roi appela immédiatement le chef *Tuu-ko-ihu* qui était un savant, expert, en toutes choses. *Tuu-ko-ihu* coupa le cordon ombilical du nouveau-né, le noua et se livra à une cérémonie magico-religieuse pour fortifier la force vitale de l'enfant royal. "Il fit surgir son halo royal" (*ata*). Ces rites que *Tuu-ko-ihu* avait appris dans la terre de ses ancêtres et qui furent célébrés aux temps légendaires des migrations, survécurent en partie au christianisme. Une fois le cordon ombilical coupé, par un homme ou une femme qui se servait de ses dents pour cette opération, on appelait un prêtre, aujourd'hui un simple expert, qui venait nouer le cordon selon les règles traditionnelles. Cette cérémonie tirait toute son importance des croyances attachées au nombril, regardé comme le siège de la force vitale. Chez un homme, un "bon" nombril était la source ou l'expression de son courage et de son énergie. Lorsque les indigènes eurent, avec notre aide, retourné la statue et découvert qu'elle était pourvue d'un long nombril, il y eut dans la foule une sorte de rugissement de joie. Tout le monde cria: "Il a un bon nombril, il a un bon nombril". Un long nombril était exhibé avec orgueil. En nouant le cordon ombilical, le prêtre enfermait dans le corps cette force vitale qui aurait pu s'échapper. Chacun de ses mouvements était fixé par la tradition et la moindre erreur aurait pu avoir des conséquences funestes pour l'enfant.

Une association mystique s'établissait entre l'enfant et le prêtre. Les rêves que celui-ci avait eu la veille de la naissance étaient un présage de la destinée du nouveau-né. Le coq qu'il recevait comme salaire ne devait pas être tué, si l'on ne voulait détruire la force du bébé.

Le cordon desséché était mis dans unealebasse et confié aux flots par la grand'mère maternelle du nouveau-né qui prononçait cette simple injonction: "Va-t-en, disparais à l'étranger". On pouvait aussi le dissimuler sous une roche dans

un endroit consacré. En ce cas, la formule d'adieu était quelque peu différente. On disait au cordon: "Reste ici, dans ce pays, et sois fort". Le lieu où ces reliques étaient cachées devenait tabou et personne ne pouvait y passer sous peine de voir ses jambes couvertes d'ulcères.

Le nouveau-né était lavé dans une grandealebasse dont l'eau avait été chauffée avec des pierres incandescentes. Un voyageur rapporte que les indigènes posent sur le ventre de l'accouchée des pierres plates pour éviter des plis disgracieux. A en juger par le triste état dans lequel se trouvent les femmes après deux ou trois couches, cette mesure doit être peu efficace.

Le jour même de la naissance, le père de l'enfant offrait un banquet à la famille de sa femme. La première bouchée de ce festin était réservée à la jeune mère ou, si elle ne se trouvait pas en appétit, à son époux. Ce repas avait un caractère cérémoniel, car certains mets, les patates entre autres, en étaient strictement exclus et les reliefs en devaient être cachés avec grand soin. C'est probablement en ce jour que l'enfant recevait son nom, qui lui était donné par un oncle ou une tante paternels.

Cette fête était la première de toute une série de cérémonies qui marquaient chacune des étapes de la vie de l'enfant. A sept ou huit mois, un de ses oncles paternels lui coupait les cheveux avec un couteau d'obsidienne. Il recevait alors en présent quelques poulets qui lui étaient envoyés par un de ses oncles maternels. Un don analogue lui était fait lorsqu'il marchait pour la première fois ou mettait son premier pagne. A l'âge de 8 ou 10 ans l'enfant était tatoué sur les jambes. La solennité du moment était soulignée par une fête au cours de laquelle l'un des frères de la mère lui remettait une trentaine de poulets. Ceux-ci étaient tabous pour le jeune garçon et sa famille, mais rien ne s'opposait à ce qu'on en fit un échange cérémoniel.

La tête d'un enfant était sacrée et ne pouvait être mise en contact avec de la nourriture. Une mère devait prendre bien garde de ne jamais manger en tenant son bébé sur ses genoux. Victoria Rapanhango, en dépit de son modernisme, partageait cette crainte: un jour, étant allée aux champs, elle mit par distraction les patates dans le chapeau de son garçon.

Elle fut obligée de les jeter car, par l'entremise du chapeau, les patates étaient entrées en contact avec les forces magiques qui ont leur siège dans la tête.

Il est difficile de se représenter la vie des enfants telle qu'elle se déroulait dans l'ancienne société. Elle était sans doute moins oisive que celle qu'ils mènent aujourd'hui.

C'est au cours de ces années qu'en imitant les activités de leurs aînés par jeu ils se familiarisaient avec les techniques qui, plus tard, allaient leur permettre de soutenir leur lutte pour l'existence et continuer la civilisation de leurs ancêtres. Les garçons accompagnaient les équipes de pêcheurs, s'essayaient à tailler ou à polir les statues ou les outils de pierre, mémorisaient des poèmes ou des charmes ou s'exerçaient à des jeux guerriers. Les fillettes portaient les bébés, secondaient leurs mères dans les travaux domestiques, apprenaient à battre l'écorce de mûrier ou à tresser des paniers.

Les sports tenaient une grande place dans les joyeuses et saines sociétés de la Polynésie. C'est à l'Île de Pâques que j'observai pour la première fois ce charmant jeu des vagues que je devais plus tard admirer chaque soir à Honolulu. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux les corps athlétiques des Hawaïens ou des Américains qui, debout sur une planche, se laissent porter par un long rouleau jusqu'au moment où il meurt contre le rivage. Vus de la côte ils ressemblent à des dieux marchant sur les flots. Ce sport essentiellement polynésien, que l'Amérique a adopté et qui sans doute gagnera l'Europe, est pratiqué à l'Île de Pâques par les petits garçons. S'emparant d'une vieille caisse ou de quelque planche ils nagent vers le large, où ils attendent la venue d'une grosse vague. Au moment où elle les atteint, ils se retournent, saisissent la planche des deux mains et, étendant leurs jambes derrière eux, se laissent entraîner vers les brisants. La vitesse, le soleil, l'embrun leur arrachent des cris de joie, où se mêle peut-être la volupté du danger. Car là devant eux s'étendent les récifs noirâtres avec leurs aspérités menaçantes. Malheur à l'imprudent qui ne s'arrêterait pas à temps et que la mer projette-rait contre ces tranchoirs. Jadis, lorsque le bois était rare, les flotteurs étaient faits en jonc et avaient la forme de défenses d'éléphants.

Le jeu demande de l'adresse et du courage. Les plus hardis dédaignaient de chevaucher la vague au moment où elle se brise, mais s'éloignaient suffisamment de la côte pour se laisser porter par la houle avant qu'elle ne commençât à faiblir. Certains jeunes gens s'acquerraient une grande réputation pour leur audace et leur élégance. Quand les deux esprits *Heru* et *Patu* viennent prendre part à ces ébats, ils suscitent l'admiration générale en défiant les brisants et en choisissant les vagues les plus hautes.

Ce jeu avait parfois le caractère d'un concours. J'ai même recueilli un charme qui, dit-on, était prononcé par les enfants jaloux de leurs rivaux pour faire échouer ces derniers.

Oh Pua e, o Pua-te-oehohe e pua
Au sommet de la vague il est un jeune homme
Il monte vers le ciel
Le soleil, l'écume
Ruahie
La vague se brise
Elle se brise, elle a perdu sa force.

Lorsque Tepano me désigna du doigt une colline et me dit que les jeunes gens avaient coutume de se laisser glisser sur ses pentes en se tenant assis sur des feuilles de *tī*, je lui ris au nez, d'autant plus qu'il m'assura que les amateurs de ce sport compissaient la piste pour la rendre glissante. J'eus honte de ma précipitation, lorsque, l'année suivante, je me livrai au même exercice sur les champs d'Hawaii. A vrai dire, personne ne songeait à lubrifier le terrain suivant la méthode préconisée par Tepano.

Chez nombre de peuples, les jeux forment une partie de l'entraînement guerrier. Dans les batailles pour rire, les jeunes gens acquéraient la dextérité qui faisait d'eux des soldats. Les adolescents qui s'affrontaient dans cette petite guerre étaient armés de javelines dont la pointe était un morceau de calebasse. Les projectiles avaient beau être inoffensifs, les jeunes Pascuans n'en déployaient pas moins la même fureur belliqueuse qui saisit nos enfants dans des jeux analogues. On raconte que c'est au cours d'une de ces petites guerres que des jeunes gens découvrirent le parti que l'on pouvait tirer de l'obsidienne. Un adolescent dont la bande avait

été mise en déroute se blessa au pied en marchant sur un morceau d'obsidienne. Cet accident lui donna l'idée de fixer des éclats de verre volcanique à la pointe de sa javeline. Ses compagnons attaquèrent le lendemain le groupe adverse et remportèrent une facile et sanglante victoire qui fut naturellement suivie de représailles. Au cours de ces bagarres, on se jetait des pierres et les jeunes apprenaient à les esquiver.

Les fêtes s'accompagnaient de concours athlétiques comme à Tahiti. Les concurrents se défiaient au lancer de la javeline, à la course et à la lutte.

Faire tourner des toupies était un autre passe-temps cher aux enfants de ce temps là. Ces objets se composaient d'une baguette passée dans un fruit de *makoi* (*Thespesia populnea*) ou dans une poule en terre volcanique durcie au soleil. Les spécimens de luxe étaient en pierre. Ce jeu est passé de mode, mais le souvenir s'en est conservé dans ce petit poème qui, dit-on, était récité par les enfants ou les jeunes gens lorsqu'ils suivaient du regard les pirouettes de leurs toupies lancées dans un bassin en pierre :

Lance ta toupie en fruits de makoi que tu recueilles
au pied de la falaise.

O, mais ces toupies en bois ne valent rien.

Faisons pirouetter des toupies pétries dans la terre rouge
du Rano-Kao.

Les cerfs-volants, "les-oiseaux-qui-volent", inventés quelque part en Asie, atteignirent la lointaine Ile de Pâques. Ils étaient faits de baguettes recouvertes de tapa et sur lequel on avait, peint des ailes et un bec.

Les jeux de ficelle, si communs à travers le monde, sont presque oubliés à l'Ile de Pâques. Je m'en rendis compte en observant les traints tendus, les mouvements hésitants des femmes qui, sous la direction de la bonne Victoria, s'efforcèrent de les reconstituer pour moi. Je dois dire que leur trouble était encore accru par les voisines qui ne cessaient de donner leur avis, se poussaient pour corriger la position de leurs doigts et s'indignaient de leurs erreurs. Aussi, quel air de triomphe sur leur visage lorsqu'elles me produisaient la figure finie avec un bon sourire joyeux ! Certes il y avait toujours une commère pour dire que ce n'était pas ça. Mais enfin lors-

que "c'était ça", tout le monde s'arrêtait et, se balançant de droite à gauche avec gaminerie, psalmodiait en cadence le poème qui se rapportait à la figure tracée par la ficelle. Les motifs qu'elles tenaient entre leurs doigts étaient de toutes sortes: ils représentaient des sanctuaires, des objets d'usage domestique, une baie, des oiseaux, des "diabes". Souvent ils illustraient une légende et le poème qui leur était associé partie du texte d'un conte. Certains de ces motifs sont fort amusants: le simple déplacement d'un doigt suffit à les transformer. De statiques, ils deviennent mobiles. Ces changements sont alors expliqués par une anedocte chantée: c'est une femme, par exemple, qui se jette à l'eau par dépit amoureux.

Les seuls poèmes dont les indigènes se souviennent sont ceux qui se rapportent à ces jeux de ficelle et on les récite en se balançant, chaque fois que quelqu'un a réussi à produire une de ces fugitives images. Ceux qui y parviennent sont rares et sans doute serai-je le dernier à avoir vu ces jeunes femmes psalmodies.

Ces jeux et ces exercices formaient une jeunesse au corps sain, aux doigts habiles et à la mémoire sûre.

L'ADOLESCENCE

Les premiers signes de la puberté se manifestent chez les fillettes entre 10 et 12 ans et chez les garçons entre 12 et 14 ans. Ce passage de l'enfance à la maturité ne revêt aujourd'hui aucune signification. Il ne coïncide même pas avec le début de la vie sexuelle qui commence à un âge très tendre. Peu de filles atteignent l'âge critique sans avoir eu des rapports sexuels avec des jeunes gens ou des adultes: elles y sont souvent contraintes par la force ou poussées par l'appât d'un cadeau. Les petits garçons, sur ce point, ne sont guère en retard: de fort bonne heure ils se livrent par jeu aux ébats qu'ils ont observés chez leurs aînés. Pour autant que j'aie pu en juger, les parents n'accordent que très peu d'attention à ces expressions précoces de l'instinct sexuel. La puberté chez les indigènes de l'île de Pâques est tout au plus un état physiologique, qui ne se traduit par aucune crise ni changement dans l'existence.

Cette transition entre les deux périodes de la vie était-elle aussi imperceptible jadis, dans le cadre de l'ancienne civilisation? Les sociétés polynésiennes n'ont, en général, pas développé autour du phénomène de la puberté cet ensemble de rites destinés à initier le jeune homme ou la jeune fille à la vie sociale et religieuse des adultes. C'est pour cette raison que j'éprouve quelque hésitation à considérer comme rites d'initiation les cérémonies du *poki manu* (l'enfant oiseau) dont les indigènes avaient encore un vague souvenir il y a vingt ans. Les informations que j'ai pu recueillir sur ce sujet sont des plus vagues: elles dérivent toutes de la mère de Tepano qui semble avoir été peu explicite sur ce point. Les jeunes garçons avaient la tête rasée et devaient présenter un oeuf à un homme appelé *Tangata-tapu-manu*. Accompagnés de cet individu qui jouait pour eux le rôle d'un parrain, les enfants se rendaient à *Orongo*. Ce qui se passait là est extrêmement confus. Dans les vagues récits des indigènes, il est question de danse en demi-cercle en face de la statue *Taura-renga*, de chants entonnés par les prêtres et de présents de poulets.

Le rituel qui aurait été observé pour les filles m'apparaît comme le produit de l'imagination licencieuse des Pascuans modernes. L'un des rochers d'*Orongo* est couvert de dessins symboliques de la vulve, motif fort commun dans l'art local. Mes informateurs prétendaient que ces dessins représentaient les organes sexuels des jeunes filles copiés d'après nature et gravés dans le roc le jour de leur initiation. La vieille Viriamo se souvenait aussi d'une cérémonie à laquelle elle avait pris part avec sa mère: celle-ci, un poulet dans chaque main, se tenait debout à ses côtés alors que le prêtre marmonnait un chant-récitatif.

La vie des adolescents, telle que nous pouvons l'entrevoir à travers le folk-lore et les critiques des missionnaires, était toute d'oisiveté. Aucun effort n'était exigé d'eux. Ils évitaient soigneusement toute activité qui aurait pu endommager leur teint et à cet égard la pêche en haute mer était considérée comme particulièrement néfaste. Ils s'adonnaient sans doute à de légers travaux, mais leurs longs loisirs se passaient dans les *hare nui*, ces longues maisons construites par quelque individu généreux qui s'apprêtait à célébrer une fête domesti-

que. Jeunes gens et jeunes filles s'y réunissaient pour répéter les chants et les danses en vue des spectacles auxquels ils allaient prendre part. Ces huttes qui, le jour de la fête, allaient devenir des salles de réception, étaient pour eux une sorte de club où ils tuaient le temps à parler du prochain, à composer des poèmes ou à s'essayer à des jeux de ficelles. J'imagine aisément ces jeunes gens du temps passé sous les traits de leurs descendants qui, accroupis par terre, reconstituèrent pour moi les amusements de leurs ancêtres; je les vois tels qu'il devaient être alors, demi-nus, la tête couronnée de fleurs, les traits tendus par la curiosité ou subitement épanouis en un éclat de rire sonore.

Ces longs séjours dans les *hare-nui* qui précédaient les fêtes avaient, entre autres buts, celui de permettre aux jeunes gens et aux jeunes filles de garder ce teint clair qui était le signe distinctif de la beauté. Comment auraient-ils osé paraître dans une danse le peau noircie par le soleil. *Kaha-roau* et *Kakoniau*, deux personnages de conte, sont si honteux de leur teint foncé qu'ils n'osent se rendre à une fête où tout le reste de la population est accouru. Grâce à une immersion dans la fontaine *Vai-a-repa* (l'eau des beaux jeunes gens) leur peau devient si blanche qu'ils sont accueillis par des murmures d'éloge et d'envie. Deux jeunes filles s'éprennent d'eux au point de prendre les devants et de leur imposer leur amour.

Ce culte de la beauté physique est commun à toute la Polynésie. Aucun sacrifice n'était trop grand pour atteindre à cette perfection dont la manifestation essentielle étaient une peau pâle et un solide embonpoint. Les familles riches soumettaient leurs enfants à un régime qui devait leur permettre de réaliser cet idéal. Dans ce but, on les enfermait dans une grotte ou une hutte où ils végétaient à l'ombre pendant des mois, soumis à un régime de suralimentation. Ces reclus étaient appelés *neru*. Pour ne pas perdre les bénéfices de cette cure singulière, l'oisiveté la plus absolue leur était imposée. La longueur de leurs ongles témoignait de leur indolence. Tepano me montra près de *Poike* une grotte qui, me dit-il, était occupée par ces jeunes victimes de l'engraissement forcé. L'endroit me parut inaccessible et, comme j'en faisais la remarque, Tepano m'expliqua que le lieu était choisi à dessein pour évi-

ter les contacts entre ces reclus et leurs amis. Des individus, généralement des parents, prenaient soin de leur nourriture. Au cours de la grande épidémie de 1863, de nombreux *neru*, abandonnés au milieu du désarroi général, moururent de faim.

Il est dans le maigre folk-lore de l'île, une courte chanson érotique qui fait allusion à ces jeunes recluses :

J'aime une jeune fille qui est recluse
 Comme tu es devenue blanche dans ta retraite!
 Tu es recluse dans une grotte
 Contre la paroi est pendue la calebasse pleine d'ocre
 Comme tu a été enfermée longtemps, o jeune recluse.

Cette calebasse symbolique contenait le fard dont ces jeunes filles se paraient. Le conte des bananes parlantes, nous décrit la journée de l'une de ces beautés. Le matin sa mère la lavait, l'épouillait, la peignait, l'enduisait de safran et étirait son clitoris pour qu'il pendit.

Aux jours de fête les reclus faisaient leur apparition. Ils se montraient dans toute leur gloire, parés de ceintures de *tapa* neuves et avec un manteau orange jeté sur les épaules. Comme à Mangareva, la foule devait se presser pour les admirer et des clameurs saluaient le plus pâle et le plus corpulent. Peut-être aussi devaient-ils s'appuyer sur des amis pour ne pas s'effondrer sous le poids de leur graisse. C'est alors que jeunes gens et jeunes filles sentaient "leurs entrailles se mourir" pour les héros de l'embonpoint.

LA VIE SEXUELLE

Si précoce que fut la vie sexuelle chez les jeunes Pascuans, elle ne prenait toute sa signification qu'à l'époque de la puberté. C'est alors que se formaient ces unions temporaires qui allaient aboutir finalement au mariage. De tous les aspects d'une civilisation disparue, le plus difficile à reconstituer sont les comportements dans la vie quotidienne. Seules de longues observations permettent de connaître l'atmosphère morale dans laquelle une société se meut. Je crains fort que dans ce cas nous ne puissions conclure du présent au passé. La

moralité traditionnelle a été remplacée par d'autres règles empruntées à notre civilisation, mais il reste néanmoins des tendances générales qui sont révélatrices. Il est certain que la vie sexuelle à l'Ile de Pâques participe de la facilité que nous associons avec le mot Polynésie.

Si bons catholiques qu'ils soient, les Pascuans que j'ai connus ne semblent attacher aucune réprobation à l'acte sexuel en dehors du mariage. Ils acceptent les relations entre sexes comme une chose normale prêtant tout au plus à sourire. Ils sont convaincus que tout homme normalement constitué doit avoir une vie sexuelle régulière et ils se montrent fort surpris et même alarmés s'ils remarquent que l'un de leurs visiteurs observe une continence prolongée. D'ailleurs la malveillance villageoise a tôt fait d'attribuer des maîtresses à tous les étrangers qui débarquent dans l'île, y compris les prêtres ou les plus hauts officiers. Cette indifférence en matière sexuelle est illustrée par un petit incident dont j'ai été témoin. La famille de notre interprète avait coutume de s'absenter le dimanche pour aller à la messe. Pour que quelqu'un prit soin de nos repas, Tepano laissa sa fille, âgée de 12 ans. Avant de partir, il vint nous trouver et dit: "Si la petite veut dormir avec vous, vous n'avez qu'à la chasser".

Aucune différence n'est faite entre une fille mère et une femme mariée, et la première n'éprouve aucune difficulté à se marier. Une femme de l'île, qui avait eu un enfant de tous les gouverneurs de l'île, était heureusement mariée à un jeune homme qui semblait vivre en excellents termes avec toute la progéniture que sa femme lui avait apporté en dot. Des exemples de ce genre pourraient être multipliés. Je connais même des jeunes filles qui m'ont dit avoir été heureuses d'avoir des enfants des administrateurs anglais: "le petit est ainsi plus blanc et j'ai de l'argent", expliquaient-elles.

Lorsqu'un bateau mouille en rade, il est peu de jeunes filles qui ne cherche à avoir un amant susceptible de lui faire quelque beau cadeau. Il ne faudrait pas cependant croire que toutes les jeunes filles sans distinction se montrent aussi faciles. Le racolage sur la grève est généralement le propre d'un groupe de femmes qui en font une spécialité. Les jeunes filles "bien", c'est à dire celles qui appartiennent à des familles

plus aisées ou qui ont été mieux élevées ne cèdent pas aussi facilement au premier venu, ce qui ne les empêche pas d'être sensibles à une cour discrète et au prestige des galons ou de l'argent. Je ne crois pas que, dans la moderne *Hanga-roa*, il y ait des jeunes filles qui attribuent la moindre importance à leur virginité, mais il en est certainement plusieurs qui se réservent pour des amants de leur goût.

Certains jeunes gens sont les grands favoris des femmes: ce sont généralement de gais compagnons, bons musiciens et bons danseurs. L'un d'eux avait été l'amant de presque toutes les jeunes femmes de l'île et avait tiré de ces succès une fatuité insupportable.

Une phrase de Cook au sujet des grandes statues dérobant à la vue les amours des matelots avec les indigènes a valu à ces statues une fâcheuse association avec le mot "prostitution". Si on lit les récits des anciens navigateurs, il semblerait qu'à cet égard les choses ont peu changé dans l'île depuis le jour où Roggeveen y aborda. Chaque fois que les Européens s'y arrêtaient des femmes vinrent à bord pour proposer leurs faveurs aux marins. Elles avaient généralement soin d'emporter un panier dans lequel elles s'apprêtaient à mettre ce qu'elles attendaient de la générosité de l'équipage. Les compagnies de débarquement étaient l'objet des mêmes attentions. Les indigènes étaient même si désireux de voir les étrangers répondre aux avances de leurs femmes qu'ils leur manifestèrent par des gestes expressifs la nature de leurs sollicitations et poussaient les jeunes filles dans les bras des matelots. Les récits de ces anciens voyageurs ont créé l'impression que l'indifférence la plus totale existait dans l'île en matière sexuelle. L'expression "communisme sexuel" a été même prononcée à ce sujet. Ceux qui ont porté un jugement si sévère sur la moralité sexuelle des Pascuans, n'ont pas songé à mettre ces détails en regard d'un autre fait significatif: le petit nombre de femmes vues par les Européens. Au cours de son séjour dans l'île, Cook et ses compagnons n'en comptèrent qu'une cinquantaine et d'autres voyageurs en signalent un plus petit nombre encore. Toutes sortes d'hypothèses ont été proposées pour expliquer cette disproportion. La seule interprétation raisonnable qui soit conforme aux habitudes polynésiennes est

que la plupart des femmes s'étaient cachées à la vue des bateaux étrangers. Seules restèrent celles qui, sans dommage pour leur rang ou leur condition, pouvaient chercher à faire quelque gain avec leur personne. Cette facilité sexuelle ne s'étendait donc pas à toutes les femmes. Celles d'un haut rang ou simplement les femmes mariées devaient observer plus de retenue. Ceci était particulièrement le cas des recluses, qui ne devaient voir personne. Le motif central du conte des bananes parlantes est l'enlèvement d'une jeune fille recluse par un jeune homme qui la visitait en secret. La rage de la mère lorsqu'elle constata la disparition de sa fille en dit long sur les précautions qu'elle avait observées pour conserver son pucelage.

Cette contrainte devait d'ailleurs être légère à des jeunes filles qui se marient de fort bonne heure. La facilité de la vie sexuelle a pour conséquence l'absence de dépravations. Une enquête menée par le Docteur de notre mission confirma en grande partie cette déduction. Cependant tout est loin d'être parfait. Une jeune femme qui me semblait fort abattue me dit que cette nuit elle avait commis un grand péché. Elle m'apprit alors qu'elle avait rêvé qu'elle avait couché avec une autre femme. Ce rêve était un indice de tendances cachées; je fus fort peu surpris lorsque quelques femmes d'âge mûr me furent désignées comme étant lesbiennes. C'étaient généralement des veuves ou des femmes abandonnées qui n'avaient plus d'attrait suffisant pour retenir l'attention des hommes. Quelques-unes d'entre elles se faisaient une spécialité d'initier les jeunes garçons à la vie sexuelle.

J'ignore si, à l'heure actuelle, l'amour revêt une forme très sentimentale; les témoignages que j'ai recueillis sembleraient prouver le contraire. Une impression quelque peu différente se dégage des rares pièces de poésie que la tradition nous a léguées. On y trouve une émotion discrète qui s'exprime avec tact. Les contes abondent en histoires de jeunes gens dont les "entrailles" se meurent d'amour. Il faudrait pour porter un jugement sur la vie affective de cette population avoir vécu parmi elle lorsqu'elle était encore elle-même et non pas une épave du Chili.

LE MARIAGE

L'administrateur anglais de l'île de Pâques au moment de notre visite était un paisible Ecossais, pieux et entêté. L'île se trouvant sans gouverneur chilien à la suite d'un hasard administratif, le pouvoir exécutif et judiciaire lui fut confié pour quelque six mois. Il entreprit alors la tâche vaine et ingrate de réformer les Pascuans. Un tel projet ne pouvait germer que dans la tête d'un Ecossais au coeur pur. Une de ses premières mesures fut que chaque homme devait reprendre chez lui la femme avec laquelle il était légitimement marié. Il n'en fallut pas plus pour semer la confusion et le désordre dans la communauté. Cette entreprise, sans doute agréable à Dieu, si elle avait été réalisable, aurait amené un bouleversement complet dans la vie familiale de l'île. Des familles unies auraient été désunies et les enfants séparés de leurs parents. L'indignation qu'un tel projet suscita est un éloquent témoignage de l'instabilité du lien conjugal dans la moderne île de Pâques. Néanmoins, l'on s'y marie comme partout ailleurs. Les cérémonies ont lieu à l'Eglise et sont bénies par le prêtre, si Dieu veut bien en envoyer un à bord d'un bateau. Je n'ai assisté à aucun mariage, mais nul doute que la mariée n'y apparaisse avec une couronne de fleurs artificielles et quelque drap en guise de voile. Quant au fiancé, je l'imagine en grand uniforme de capitaine de frégate chilien, chaussé pour l'occasion de souliers qui apporteront quelque amertume à ce jour de gloire.

Un banquet dont les moutons seront le plat de résistance terminera la fête. Puis la jeune mariée ira s'installer dans la maison de son fiancé où elle vivait probablement déjà dans l'attente de la bénédiction divine.

La leçon des missionnaires a été bien apprise, si bien, même, que les multiples règles, les facteurs sociaux, économiques et religieux que le mariage met en jeu dans toute société primitive ne peuvent être qu'à peine entrevus.

Aucun des groupements sociaux ne pratiquait l'exogamie. Tout individu pouvait prendre femme dans sa sous-tribu et même dans son lignage. La seule condition requise était que les jeunes mariés ne fussent pas apparentés de trop près. Les cousins étaient incestueux à partir du troisième degré. Le

degré de parenté était établi au moyen d'un curieux système, basé sur le nombre des parents qui formaient le lien entre deux personnes. Ainsi un frère et une soeur étaient apparentés au deuxième degré, des cousins germains au quatrième et des seconds cousins au sixième et ceux que nous appelons des cousins au troisième degré, l'étaient au huitième. Ce chiffre était obtenu en remontant jusqu'à l'ancêtre commun puis en descendant jusqu'à la personne qui vous était apparentée.

Si les tabous sexuels étaient plus lâches que dans la plupart des sociétés primitives, l'inceste avec un cousin d'un degré défendu n'en inspirait pas moins une horreur profonde. La preuve en est fournie par le récit suivant.

Un jeune homme du nom de Taropa poursuivait sa cousine de ses assiduités. Un soir il s'approcha de l'endroit où elle dormait et voulut coucher avec elle. La jeune fille demanda : "Qui es-tu?" "Je suis Taropa", répondit le jeune homme. "Tu ne peux me toucher", dit la jeune fille. "Ne sais-tu pas que tu es mon cousin?" "Qu'importe", repliqua-t-il, "si tu sais te taire". Sur ce, il saisit la jeune fille et réussit à la violer. Pendant tout le temps la jeune fille ne cessait de dire : "Tu es mon cousin, tu es mon cousin".

Le lendemain elle montra à son père la preuve de l'outrage. Il n'en fallut pas plus pour qu'une guerre éclatât entre la tribu du jeune homme et celle de sa victime. Taropa et ses gens furent battus et n'eurent d'autre recours que d'aller se cacher dans des cavernes. Le père de la jeune fille continua la poursuite jusqu'au jour où il découvrit l'auteur de cet inceste. Il lui enfonça dans la gorge un poignard fait d'un os de poisson-épée.

Il se précipita sur le corps pantelant et but le sang qui en sortait "car Taropa avait commis un inceste avec sa fille"

Dans toute société aristocratique, le désir de conserver la pureté du sang ou d'éviter la dispersion des biens fonciers obligeait les nobles ou les gens riches à suivre une politique du mariage. Comme le nombre des femmes présentant les conditions requises pour chaque cas est généralement restreint, il en résulte des unions entre personnes d'âges fort différents. Ces fiançailles précoces étaient fort communes à l'Île de Pâques, si communes même que quelques visiteurs les ont

regardées comme la forme normale du mariage. Il était fréquent qu'un père, généralement un chef, choisît pour son fils une petite fille qui devenait ensuite sa femme. Le contrat était scellé par des échanges de nourriture. Le futur beau-père apportait à la famille de sa bru des paniers pleins de poulets. Parfois le fiancé était un homme fait, alors que sa future femme n'était qu'un enfant; la situation inverse pouvait aussi se présenter: une jeune femme était promise à un petit garçon. Le mariage n'était définitivement célébré que lorsque les deux conjoints ou le plus jeune avaient atteint la puberté.

Jeunes filles et jeunes gens se mariaient jeunes après avoir traversé une brève période de vie libre et insouciante. Seules en étaient exclues les recluses engraisées par leur famille et destinées à devenir les épouses de quelque chef ou autre personnage d'importance. Il est probable que peu nombreuses étaient les jeunes filles qui devenaient enceintes au cours des quelques années où elles pouvaient se donner à qui bon leur semblait, mais si par accident elles se trouvaient dans cet état, elles n'éprouvaient aucune peine à trouver un mari, car celui-ci adoptait immédiatement l'enfant, à moins qu'il n'ait été demandé par quelque autre membre de sa famille. La polygamie n'était pratiquée que par ceux qui étaient suffisamment riches pour maintenir plusieurs femmes. C'était le cas des chefs. Les missionnaires se plaignent dans leurs lettres que plus d'un hésitait à devenir chrétien de peur d'avoir à abandonner ses épouses. C'est là un des problèmes que les missionnaires ont rencontré dans toutes les parties du monde et qu'ils ont résolu généralement avec brutalité et stupidité. Si bons chrétiens qu'ils soient, les Pascuans modernes ne peuvent nier que certains de leurs ancêtres fussent polygames. Comme une telle situation leur paraît impossible en raison de l'humeur batailleuse des femmes, ils m'expliquèrent que chaque époux avait ses femmes dans différentes maisons, ce qui semble peu probable. La vicille Viriamo qui fut la seconde épouse d'un *Miru* alla vivre dans la hutte de son mari. La première femme *vie rae* jouissait probablement de quelques prérogatives, mais j'ignore lesquelles.

Un voyageur, par ailleurs sérieux, nous assure qu'un mari pouvait louer sa femme à un ami pour un certain temps.

Ceci est peut-être un de ces ragots de port dont les voyageurs sont si friands.

Je ne serais pas surpris qu'une polyandrie de fait, sinon de droit n'ait existé pendant la période tragique du déclin de la population de l'île de Pâques alors que la population mâle était deux fois plus nombreuse que la population féminine. Le seul cas de polyandrie que la tradition nous ait conservé est celui de *Hamea* et *Rae* qui se partagèrent la même femme pendant plusieurs années, mais il serait dangereux d'inférer de cette légende à l'existence d'une institution de ce genre ou même à la tolérance de cette pratique.

WASHINGTON.

*Bureau of American Ethnology.
Smithsonian Institution.*